

INTRODUCTION

PROBLÉMATIQUE ET APPROCHE

Parfois héritière des vestiges de cités parmi les plus anciennes de la planète, la ville en Asie du Sud s'inscrit dans une des régions les moins urbanisées du monde ; elle relève toujours d'une société urbaine minoritaire dans un sous-continent à large prédominance rurale, mais aussi génératrice de villes géantes d'une taille comparable à celle des mégapoles mondiales¹.

En dehors de ces particularités et d'autres sur lesquelles nous reviendrons, la ville en Asie du Sud – comme ailleurs – constitue un objet de recherche à la fois comme société et espace, comme phénomène en soi, et comme cadre d'étude d'une richesse exceptionnelle. Par définition, lieu où les hommes s'assemblent, la ville est aussi lieu d'accumulation du capital (humain, physique et financier) et des richesses, et lieu du pouvoir politique par excellence quand elle est capitale². Carrefour de mobilités, d'échanges et de métissage, arène d'interactions, de confrontations et de symbiose entre divers acteurs et phénomènes sociaux, foyer des mobilisations et des polarisations, la ville apparaît comme un lieu privilégié de recompositions sociales, de mises en réseaux de relations et de reconstructions politiques et identitaires. C'est aussi un champ de recompositions spatiales, où se déploient les conflits et les luttes pour l'espace. La ville joue comme un révélateur : elle introduit à des transformations éclairantes, fonctionnant comme un microcosme d'une société trop vaste pour être mise en scène, ou bien émergeant comme le lieu de ruptures ou de restructurations essentielles. Le cadre urbain n'est par ailleurs jamais neutre : la ville invente, module, régule la relation à autrui et les consciences de soi, participant à l'élaboration d'une société en mouvement, dont elle accentue ou entrave les fluidités. *In fine*, la ville s'appréhende comme le produit du jeu d'un ensemble d'acteurs sociaux, économiques et politiques qui développent

des pratiques bien souvent contradictoires en fonction d'intérêts divergents. Sociétés et formes urbaines ainsi créées correspondent à la combinaison unique d'influences mondiales et locales, non réductibles à des dualités simplistes³.

LA GRANDE VILLE: DYNAMIQUES SOCIOESPATIALES

C'est essentiellement la très grande ville qui retiendra ici notre attention. L'émergence de mégapoles⁴, dans lesquelles se développent des dynamiques sociospatiales inédites, notamment des processus de fragmentation⁵, est en outre un des traits marquants de l'urbanisation des sociétés contemporaines (Dogan & Kasarda 1988 ; Le Bris & Massiah 1996 ; Dureau *et al.* 2000 ; Dupont *et al.* 2000). Ce recentrage rendra ainsi plus pertinente notre démarche comparatiste de l'expérience urbaine en Asie du Sud et dans d'autres régions du monde.

L'organisation spatiale de la ville, ou pour le moins l'inscription dans l'espace de divers phénomènes urbains, constitue un fil conducteur reliant les études regroupées dans ce volume collectif. Les recherches s'y concentrent sur trois grandes thématiques : structuration de la ville et recompositions sociospatiales ; tensions sociales et tensions urbaines ; restructuration des espaces économiques.

L'objet n'est donc pas l'analyse du processus d'urbanisation au niveau de l'ensemble de la région sud-asiatique ou d'un pays, ni l'étude du réseau des villes à cette échelle macro – volet qui sera toutefois abordé dans cette introduction, pour donner un cadre aux études de cas –, mais l'analyse de processus et phénomènes dans le contexte de villes particulières. L'Asie du Sud sera ainsi illustrée par les villes du pays Tamoul à l'époque précoloniale et par sept métropoles contemporaines, dont plusieurs mégapoles – Mumbai, Delhi, Chennai, Hyderabad, Kanpur en Inde, Karachi au Pakistan, Katmandou pour le Népal⁶. Cette focalisation sur la ville contemporaine tient compte de l'importance de la dimension historique pour comprendre l'organisation sociospatiale actuelle de la cité et les diverses dynamiques sociales et économiques qui s'y déploient ; une attention particulière sera portée aux héritages historiques et legs du passé.

L'approche de la ville proposée dans ce volume mobilise divers champs disciplinaires : socio-anthropologie, anthropologie politique, histoire, économie politique, démographie, géographie, droit, urbanisme et architecture. En outre, une approche comparative vise à mettre en perspective l'expérience urbaine de l'Asie du Sud avec des situations et évolutions observées ailleurs.

UNE APPROCHE COMPARATIVE

Pourquoi comparer ? Selon B. Buchet dans le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (1991 : 167-169), l'analyse comparative des sociétés humaines, « s'attache à décrire et comprendre une société déterminée ou à déceler, derrière

le particulier, les lois générales par la mise en perspective de différentes cultures ou de certains de leurs éléments», qui constitue le fondement, la définition même de l'anthropologie. Ce principe épistémologique peut s'appliquer au champ des sciences sociales de manière générale, et au champ des recherches urbaines en particulier. L'éternelle question entre spécificité et universalité se résout de fait sous l'angle d'une approche comparative dialectique. Dans un premier temps la compréhension des processus, l'identification des facteurs responsables des différentes formes et structures urbaines exige de se placer dans un contexte géographique et historique donné. Afin de se prononcer sur le caractère particulier ou récurrent des processus à l'œuvre, l'étude de cas doit être ensuite mise à l'épreuve de la comparaison, celle-ci constituant le premier pas vers une tentative de généralisation nécessaire à toute avancée théorique. Les schémas d'interprétation à prétention universelle, qui peuvent être mis à jour par cet exercice de synthèse, fournissent en retour un nouvel éclairage sur les réalités urbaines locales.

D'une manière plus générale, nous défendons la comparaison comme outil de désenclavement de la réflexion, quant à sa valeur heuristique, ou même, reprenant les termes de l'helléniste Marcel Detienne (2000) dans son pamphlet *Comparer l'incomparable*, quant à « la violence heuristique de ce qui surgit comme l'incomparable » (*ibid.* : 45). Le philosophe Thierry Pacquot en appelle à une démarche comparative dans l'analyse des réalités urbaines, afin de « faire émerger de nouvelles analyses pour de nouvelles connaissances et interpellations » (2000 : 389), position résumée par le titre de son article : « Cultures urbaines et impératif comparatiste ». Selon le géographe Philippe Gervais-Lambony (2003 : 30), le comparatisme est ainsi « un devoir » du chercheur en sciences sociales.

Dans le champ des recherches en urbanisme, l'approche privilégiée par ce volume se situe en droite ligne d'autres entreprises collectives qui ont déjà fait la preuve de la valeur heuristique de la comparaison et inscrit cette dernière au cœur de leur démarche (pour s'en tenir à des travaux assez récents, voir : Dureau *et al.* 2000 ; Dupont *et al.* 2000 ; M. H. Hansen, ed., 2000, 2002 ; Hagelstein & Servais, eds., 2001 ; Rivière d'Arc 2001 ; Topalov 2002 ; Gervais-Lambony *et al.* 2003a, 2003b ; Holder & Peatrik 2004a, 2004b ; Wald & Leimdorfer, s. dir., 2004).

L'objectif est donc ici de s'interroger sur la spécificité de la ville en Asie du Sud, c'est-à-dire de mettre en évidence le degré de particularisme, ou au contraire le caractère plus universel de certains aspects de sa genèse, de son organisation interne, de son fonctionnement et de son développement, dans ses diverses dimensions. La plupart des thèmes abordés dans les contributions éveillent des échos dans d'autres régions du monde, au Sud, mais peut-être aussi au Nord ; par ailleurs, la personnalité des villes du sous-continent indien résiste aux tentatives de réduction à un modèle universel unique. Seule une perspective comparatiste

permet de dépasser ce constat, afin d'une part de souligner les dimensions originales et spécifiques des faits urbains en Asie du Sud, et, d'autre part, d'identifier les phénomènes et dynamiques de portée plus générale et les processus à l'œuvre⁷.

Pour chacun des grands thèmes structurant l'ouvrage, les contributions présentant des approches ou expériences de la ville en Asie du Sud par des chercheurs spécialistes de ce sous-continent seront associées aux points de vue et réflexions de chercheurs familiers d'une autre aire géoculturelle. Ce deuxième type de contribution consistera à favoriser une ample réflexion sur le thème traité en introduisant d'autres expériences urbaines, à partir de situations et évolutions observées en Chine, en Afrique, en Amérique latine, au Moyen-Orient, mais aussi en Europe. Nous tendons à promouvoir, à travers cet exercice collectif, une nouvelle lecture des villes en Asie du Sud, issue de regards croisés entre chercheurs travaillant sur différentes régions du monde.

MISE EN CONTEXTE : L'URBANISATION EN ASIE DU SUD

L'objet de cette section est de tracer les contours de l'urbanisation en Asie du Sud, afin de mieux comprendre le contexte général dans lequel les villes étudiées s'insèrent.

UNE TRÈS LONGUE HISTOIRE URBAINE

Nous l'avons déjà souligné, l'Asie du Sud se distingue par l'ancienneté du fait urbain : les villes de la civilisation Harappa, dans la vallée de l'Indus ont été fondées vers 2500 av. J.-C., et étaient remarquables par leur taille, leur étendue, et leur planification (Murphey 1996 : 18-19). La plus grande ville découverte dans cette région, Mohenjo-Daro, située dans l'actuel Pakistan, s'étendait sur 200 hectares pour une population estimée autour de 35 000 habitants. Sans pouvoir retracer ici la très longue histoire urbaine du sous-continent indien à partir de cette époque, les principales étapes postérieures méritent d'être rappelées, même très succinctement, dans la mesure où les différentes villes mises en scène dans ce volume en portent certaines marques.

Au deuxième millénaire av. J.-C. et jusqu'au II^e siècle av. J.-C., ce sont les migrations en provenance des hauts plateaux iraniens qui ont marqué l'histoire de l'Asie du Sud, avec une expansion le long de la vallée du Gange et la fondation de centres urbains, sièges des monarchies, puis l'expansion progressive de la civilisation indo-gangétique dans tout le sous-continent. La dynastie des Chola à partir du III^e siècle de notre ère correspond à l'essor des villes-temples dans l'aire dravidienne, construites selon une géométrie sacrée autour d'un temple prin-

cipal, suivant un plan en damier – une morphologie qu’examine Anne Viguier dans son étude des images et formes urbaines en Inde du Sud. Vijayanagar, capitale du royaume hindou de même nom (règne de 1336 à 1565), est un exemple célèbre de ce modèle.

Une autre étape importante pour l’histoire de l’Asie du Sud urbaine est la progression de la domination musulmane, par vagues d’invasions en provenance d’Asie centrale et occidentale, principalement du XI^e au XVI^e siècle (Raychaudhuri & Habib 1984; Markovits, ed., 1994). Le Sultanat de Delhi fut ainsi fondé en 1193. L’Empire moghol, instauré au XVI^e siècle, marqua son territoire par la construction de villes fortifiées, impressionnantes par leurs dimensions, leurs palais et leurs monuments (Hambly 1984; Gaborieau 1994). Lahore et Delhi, dont la fonction première était administrative, comptaient parmi les villes les plus grandes et les plus prospères du Nord de l’Empire moghol.

À partir du XVI^e siècle, l’implantation progressive des Européens se traduit par l’établissement de comptoirs commerciaux maritimes (Markovits, ed., 1994). Après les Portugais et les Hollandais, l’arrivée des Britanniques s’opère par l’entremise de la fameuse Compagnie des Indes Orientales, fondée en 1600, qui s’illustre par l’établissement (entre autres) de trois comptoirs devenus mégapoles : Madras (1640), Bombay (1674 – plus d’un siècle après un premier comptoir portugais datant de 1534), Calcutta (1690). L’actuelle capitale du Bangladesh, Dacca, fut également le site de comptoirs commerciaux français, anglais et hollandais. Quant à Karachi, les Britanniques en prennent possession en 1839. La colonisation britannique (qui a cependant épargné le royaume du Népal et ses villes royales) a non seulement engendré une rupture dans l’organisation spatiale des villes marquées par son emprise, en introduisant une dualité entre « ville blanche » et « ville noire » mais aussi dans l’organisation de tout le système urbain. L’importance prise par les grands ports coloniaux a fréquemment déséquilibré les réseaux régionaux et affecté celui des villes moyennes. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la construction de voies ferrées a modifié la hiérarchie des centres urbains : le développement des échanges commerciaux et de l’industrie a été stimulé dans les centres équipés de gares, l’ensemble contribuant à la prospérité de la ville, tandis que les centres restés à l’écart du réseau des transports modernes se sont trouvés handicapés dans leur développement (Viguier-Nowominski 2000). Kanpur, création coloniale à partir d’un camp militaire britannique (Cawpore), puis centre industriel pour le matériel ferroviaire et le textile, illustre bien le premier type d’évolution.

L’Indépendance de l’Inde, en 1947, et la partition de l’ancien Empire britannique avec la formation du Pakistan ouvrent une nouvelle ère, aux conséquences importantes sur l’évolution des réseaux urbains des nations indépendantes : nouvelle distribution des pouvoirs politiques et nouveaux découpages

administratifs qui contribuent à la multiplication des métropoles régionales et à la création de villes nouvelles (dont Islamabad, la capitale du Pakistan), nouvelles politiques industrielles affectant directement le développement de certaines villes.

Cet « empilement de strates historiques » – pour reprendre l'expression de J.-F. Troin (2000) – explique la richesse du tissu urbain du sous-continent, mais aussi la complexité de la morphologie des cités d'aujourd'hui.

L'URBANISATION AUJOURD'HUI

Parmi les grandes régions du monde, l'Asie du Sud se distingue par un niveau d'urbanisation des plus bas, 31 % en 2005, après l'Afrique qui compte 38 % de citadins à la même date. L'Inde, au centre d'un ensemble qu'elle domine de son poids démographique (plus d'un milliard d'habitants), a une définition particulière de la ville en termes de seuil minimum de population – plus de 5000 habitants réunis en une seule agglomération⁸ –, similaire au seuil retenu au Pakistan et au Bangladesh. En revanche, ce qui demeure remarquable, c'est la taille absolue des masses humaines concernées : 317 millions pour l'Inde seule, 55 millions pour le Pakistan et 35 millions pour le Bangladesh⁹.

Le Pakistan est le pays de la région dont le niveau d'urbanisation est relativement le plus élevé : 35 % en 2005, contre 29 % en Inde et 25 % au Bangladesh ; les petits pays de la région présentant des niveaux d'urbanisation nettement inférieurs : 16 % au Népal, 15 % au Sri Lanka et 11 % au Bhutan. En outre, en Inde, les taux de croissance de la population urbaine sont restés relativement modérés, comparés à ceux d'autres pays en développement (toujours inférieurs en moyenne à 4 % par an, pour se situer à 2,75 % pour la décennie 1991-2001). Le Pakistan (dans ses frontières actuelles), qui présentait un niveau d'urbanisation similaire à celui de l'Inde en 1950 (17 %), a connu un essor urbain un peu plus rapide, avec des taux d'accroissement annuels situés entre 3 % et 4,7 % depuis 1950 (et inférieurs à 3,3 % à partir des années 1990). Le Bangladesh présente une situation très différente : partant d'un niveau d'urbanisation extrêmement bas (4 % en 1950), la population urbaine s'est accrue très rapidement, enregistrant des taux annuels de 6,3 % dans les années 1960, et de 9 % dans les années 1970, après la guerre d'Indépendance de 1971. De plus, dans les trois pays, on observe une tendance au ralentissement de la croissance de la population urbaine : après les années 1970 en Inde, à partir des années 1980 au Bangladesh, et à partir des années 1990 au Pakistan.

Il serait donc inexact de parler d'explosion urbaine en Inde et au Pakistan, et même au Bangladesh depuis les années 1980, malgré le développement des plus grandes villes en mégapoles. Notons également que les migrations n'en représentent pas nécessairement le facteur le plus important¹⁰ : ainsi, en Inde, la contri-

bution de la migration nette à la croissance de la population urbaine au niveau national se situe autour de 20% de 1961 à 1991, et est estimée entre 21% et 27% pour la décennie 1991-2001 (Sivaramakrishnan *et al.* 2005 : 34). C'est l'accroissement naturel (l'excès des naissances par rapport aux décès) qui explique environ 60% de la croissance urbaine de 1981 à 2001, la troisième composante correspondant à la reclassification de zones rurales urbanisées (par expansion des limites des agglomérations et développement de villages en nouvelles villes). En d'autres termes, la grande majorité des nouveaux citadins en Inde provient des naissances¹¹ – cette dynamique générale n'étant pas exclusive de configurations particulières donnant la première place au facteur migratoire dans le développement de certaines métropoles à certaines périodes (par exemple Delhi sur les cinquante dernières années ; voir Dupont 2004a).

Comment expliquer cette urbanisation ? Un contexte de croissance démographique rapide et de surplus de travail non seulement dans les campagnes mais également en zone urbaine (Bose 1980), auquel s'ajoutent des difficultés aiguës de logement, ont limité la capacité d'attraction des villes. Ces contraintes démographiques et économiques de base se trouvent associées à des programmes gouvernementaux et internationaux (comme ceux de la Banque Mondiale) qui visent à promouvoir les activités non agricoles en zone rurale, mais aussi à des dimensions socio-anthropologiques qui valorisent encore, dans une certaine mesure et selon des registres variés, la campagne et le village. Les systèmes de parenté, les principes de solidarité familiale et les systèmes d'entraide informelle qui prévalent dans l'organisation socio-économique villageoise fournissent aussi des clés pour mieux comprendre le pouvoir de rétention des campagnes en Asie du Sud, tandis que le développement des navettes et autres formes de mobilités circulaires et temporaires offre des substituts à la migration définitive en ville (Das Gupta 1985 ; Dupont & Lelièvre 1993 ; Racine 1994). Ainsi, l'attraction de la grande ville peut apparaître à éclipses, saisonnière en fonction du calendrier des activités agricoles, ou selon les étapes du cycle de vie.

Le différentiel actuel d'urbanisation entre le Pakistan et l'Inde, alors que les deux pays avaient des niveaux d'urbanisation similaire au lendemain de l'Indépendance, suscite d'autres interrogations. Les facteurs limitant l'attraction des villes et les migrations permanentes auraient-ils davantage joué dans le cas de l'Inde ? Certains auteurs (Dutt & Noble 2003 : 256-258) attribuent l'urbanisation plus rapide du Pakistan à une ouverture plus précoce de l'économie et à une part relativement importante des revenus dérivée des migrants temporaires dans les pays du Golfe, deux facteurs qui encouragèrent le développement urbain. Les programmes de développement rural au Pakistan se sont par ailleurs traduits par une mécanisation partielle de l'agriculture, entraînant la migration des paysans

sans terre vers les villes. Bien que les effets de la révolution verte se soient fait sentir dans les deux pays en même temps (à partir de la fin des années 1960), une politique économique plus restrictive de 1947 à 1985 en Inde, et la taille même du pays semblent avoir limité le développement urbain de l'Inde comparé à celui du Pakistan (*ibid.* : 258)¹².

L'urbanisation en Asie du Sud au cours des cinquante dernières années s'est accompagnée d'un mouvement de concentration croissante de la population urbaine dans les grandes métropoles, qualifié de « processus de métropolisation » par le démographe A. Bose (1980). Au lendemain de l'Indépendance, en 1951, l'Inde comptait 5 agglomérations urbaines de plus d'un million d'habitants, représentant 19 % de la population urbaine totale ; en 2005, 40 agglomérations de plus d'un million d'habitants abritent 40 % de la population urbaine. Le déséquilibre de l'armature urbaine est beaucoup plus flagrant dans les pays voisins : en 2005 au Pakistan, 50 % de la population urbaine est concentrée dans 8 agglomérations de plus d'un million habitants ; et au Bangladesh, 51 % de la population urbaine est concentrée dans seulement 3 agglomérations de plus d'un million habitants, Dacca, la capitale et plus grande agglomération du pays, comptant à elle seule pour 35 % de la population urbaine. Au Népal, Katmandou, qui approche le million d'habitants (815 000 en 2005), concentre 18 % de la population urbaine du pays (United Nations 2005).

Ce processus de métropolisation a produit des mégapoles de plusieurs millions d'habitants. À l'échelle de la planète, les mégapoles d'Asie du Sud occupent une place démographique remarquable parmi les très grandes villes mondiales. En 2005, sur les 20 mégapoles mondiales (plus de 10 millions d'habitants), 5 sont situées en Asie du Sud : Mumbai, 18,2 millions ; Delhi, 15 millions ; Kolkata, 14,3 millions ; Dacca, 12,4 millions ; Karachi, 11,7 millions (*ibid.*). En outre, selon les projections urbaines des Nations Unies à l'horizon 2015 (*ibid.*), Mumbai serait la deuxième ville du monde par sa taille avec près de 22 millions d'habitants, et Delhi la sixième avec près de 19 millions. Au Pakistan, Karachi serait la douzième avec 15 millions d'habitants.

Le processus de « mégapolisation » du sous-continent indien, dont on vient de prendre la mesure, est loin d'être maîtrisé par les institutions chargées de la planification. En témoigne la proportion impressionnante de la population des grandes métropoles vivant dans des bidonvilles et taudis, dans des conditions d'habitat et d'environnement déplorables, où la précarité physique de l'habitat se conjugue souvent avec la précarité (ou l'illégalité) du statut d'occupation : un quart de la population à Chennai et à Delhi, un tiers ou plus à Kolkata et à Dacca, près de la moitié dans la municipalité du Grand Mumbai ainsi qu'à Karachi¹³. Si la définition des bidonvilles – *slums*, *jhuggi-jhompris*, *katchi abadis* – n'est pas unifiée, et si les statistiques officielles peuvent être controversées, l'ampleur des chiffres

est telle, qu'elle traduit sans conteste un des défis majeurs du développement urbain. La pression démographique dans les grandes métropoles et mégapoles ne contribue pas seulement à aggraver le déficit en logement, elle pèse également sur des infrastructures urbaines insuffisantes et entraîne une détérioration de la qualité des services¹⁴ – l'environnement ainsi créé pouvant favoriser ou exacerber certaines tensions urbaines.

DYNAMIQUES URBAINES : ENJEUX SOCIAUX ET SPATIAUX

Les contributions à ce volume ont été organisées en trois grandes thématiques – déjà mentionnées. Le classement des textes dans l'un de ces trois volets est évidemment réducteur de la richesse des études présentées, chacune apportant aussi des éléments ou éclairages sur les autres, comme le montreront certains exemples dans cette introduction.

STRUCTURATION DE LA VILLE ET RECOMPOSITIONS SOCIOESPATIALES

Le décryptage de l'organisation spatiale de la ville suscite plusieurs interrogations, dont une première, très «classique», à l'origine d'une abondante littérature aux États-Unis comme en Europe : dans quelle mesure et de quelle façon la structuration sociale se traduit-elle dans l'organisation spatiale de la ville ? Les pionniers dans ce domaine de recherche ont été les sociologues de l'École de Chicago qui se sont interrogés dès les années 1920 sur les relations entre distances spatiales et distances sociales et les processus de ségrégation résidentielle¹⁵. En France, les recherches sur l'organisation spatiale de la ville ont d'abord été marquées par des auteurs d'inspiration néo-marxistes qui ont analysé celle-ci comme la projection au sol des rapports sociaux (Lefèbre 1968 ; Castells [1970] 1981 ; Lipietz 1977). Une telle approche a été ensuite critiquée et affinée de manière à mieux appréhender la complexité des structures sociospatiales des villes et les différentes dimensions de leurs divisions sociales, et à prendre en compte, notamment, les processus de mobilité spatiale «qui reproduisent ou transforment, font ou défont la division sociale» (Préteceille 1998 : 38) ainsi que «l'ethnicisation des formes d'identité et de différenciation sociale» dans des contextes où le travail ne joue plus le rôle de «paradigme central dans la constitution des identités sociales» (*ibid.* : 41)¹⁶.

En Asie du Sud, en particulier pour l'Inde et le Népal où l'organisation sociale traditionnelle de la communauté hindoue (81 % de la population totale en Inde en 2001, 90 % au Népal) est fondée sur une structure hiérarchique de castes qui se traduit par une ségrégation résidentielle¹⁷, une question récurrente des études de sociologie et de géographie urbaine porte plus précisément sur la persistance de ce facteur dans l'organisation sociospatiale des villes contemporaines et sur son importance relative vis-à-vis d'autres facteurs, notamment la classe ou les

catégories socioprofessionnelles dans un environnement urbain « vecteur de modernisation » (Noble & Dutt 1977) ou, tout au moins, de changement social et producteur de nouvelles formes de l'habitat collectif (Gandhi 1983 ; Shah *et al.* 1996 ; Vaguet 1997 ; Auclair 1998 ; Sandhu, ed., 2003 ; Dupont 2004b).

La très longue histoire urbaine du sous-continent indien rend particulièrement appropriée la question de l'agencement des divers héritages précoloniaux et coloniaux et de la combinaison des diverses influences culturelles et religieuses. Est-il pertinent de chercher à repérer un modèle de ville hindoue (Vergati 2004), de ville moghole (Gaborieau 1994), ou de caractériser une ville comme « musulmane » (question que soulève Michel Boivin à propos de Karachi aujourd'hui) ou hindoue-musulmane ? Anne Viguier s'attache ainsi à identifier les formes urbaines héritées de la période précoloniale en Inde du Sud, en distinguant les villes-temples et les villes fortifiées et en suivant leur évolution du XIV^e au XIX^e siècle. En s'appuyant sur les villes chinoises à la fin de l'époque impériale (donc sur la même période), Vincent Goossaert propose une analyse comparative qui apporte un éclairage nouveau sur le cas tamoul et une réflexion sur les sources historiographiques. L'intérêt d'une comparaison entre l'évolution des villes en Inde et en Chine, les deux pays les plus peuplés de la planète qui tous les deux peuvent se prévaloir de civilisations urbaines très anciennes, n'a d'ailleurs pas échappé à des auteurs comme Dutt, Xie, Costa et Yang (1994).

L'organisation sociospatiale des villes des pays à large majorité rurale, à l'instar des attaches rurales en Asie du Sud (Racine 1994), soulève un autre type d'interrogation. Observe-t-on une persistance du village en ville, soit à travers la survivance d'anciens noyaux villageois encerclés par l'étalement de la ville, soit du fait des recompositions communautaires et de l'habitat par les migrants d'origine rurale (Gill 1994) ? À moins qu'il s'agisse de la reconstruction d'un village imaginaire ? Ces questions sont examinées en détail par M.-C. Saglio-Yatzimirsky dans le cas de Mumbai, marqué par ses villages de pêcheurs et ses immenses bidonvilles, avec en écho les réflexions de René de Maximy à partir d'exemples empruntés à des villes africaines, d'Asie du Sud-est (Ventiane), d'Amérique latine (Quito) et aussi à Marseille.

Quelles sont les nouvelles forces organisatrices – éventuellement en compétition avec les anciennes ? Dans quelle mesure le jeu des pouvoirs politiques et économiques (y compris les forces du marché et les tentatives de planification urbaine), celui des acteurs non institutionnels, les pressions démographiques, les pratiques et stratégies résidentielles des citoyens, ont-ils remis en question les schémas sociocosmiques d'organisation traditionnelle de l'espace urbain ? De telles questions sont à la base de nombreux travaux sur les villes indiennes (Brush 1962, 1977, 1986 ; Rao 1983 ; Dupont & Mitra 1995 ; Dutt & Noble 2003). Dans ce volume, elles sont appliquées par Annick Hollé au cas de la capitale du Népal,

Katmandou, et de ses nouveaux quartiers. Laurent Coudroy de Lille, partant de cet exemple de mutation urbaine contemporaine, aborde des questions de portée plus générale sur l'urbanisation, sur la dynamique entre ville ancienne et nouveaux quartiers, et sur le statut urbanistique de la ville héritée.

Dans le contexte international actuel, une puissante force de changement à prendre en compte dans le schéma d'analyse de l'organisation spatiale des grandes villes est la mondialisation accrue de l'économie. Certains auteurs font ainsi du degré d'intégration d'une ville dans la nouvelle économie mondiale le facteur décisif des changements de sa structuration interne, la « globalisation » devenant le paradigme explicatif central de nouvelles logiques de polarisation et d'aggravation des inégalités spatiales et socio-économiques (Friedmann 1986 ; Sassen [1991] 2001, 1994). La question, posée en ces termes par Peter Marcuse dans son ouvrage *Globalizing Cities: A New Spatial Order*: « Il y a-t-il un impact direct et clairement visible de la mondialisation sur le modèle d'organisation spatiale interne des villes ? » (2000 : 2), a également été examinée dans le contexte des métropoles sud-asiatiques. Ainsi, S. Banerjee-Guha évoque le nouveau désordre sociospatial engendré par la globalisation (2002b) et analyse en référence à ce contexte les restructurations et nouvelles fragmentations urbaines à Mumbai (2002a) ; dans le contexte pakistanais, Syed Ayub Qutub (2005) cherche à tester les effets de l'inclusion dans la mondialisation de Karachi. Dans ce volume, Véronique Dupont évoquera l'impact de l'ouverture à la mondialisation sur la restructuration spatiale de la capitale indienne, et plus particulièrement sur la place laissée aux pauvres à Delhi, tandis que Loraine Kennedy en examinera les conséquences sur la restructuration de l'espace économique de deux métropoles du sud de l'Inde, Hyderabad et Chennai – nous reviendrons sur ce dernier exemple et sur d'autres en examinant le lien entre ville et économie. Certains auteurs insistent cependant sur la spécificité de la trajectoire des villes post-coloniales (Grant & Nijman 2003), voire questionnent, dans le cas des villes du Tiers-monde, la pertinence de l'application d'une théorie générale du changement urbain se référant à la globalisation (Chakravorty 2000).

Faut-il le rappeler, de nombreuses métropoles actuelles d'Asie du Sud ont été fortement structurées par l'impact de la colonisation, en particulier par le modèle de planification urbaine britannique et ses principes de ségrégation résidentielle et de séparation des fonctions urbaines dans l'espace (Christopher 1988, 2003 ; Evenson 1989 ; King 1976) – la colonisation étant sans nul doute une forme antérieure d'intégration à l'économie mondiale dont l'héritage est toujours présent (Dutt & Noble 2003). Cependant, comme le développe Djallal G. Heuzé à propos de Bombay/Mumbai, la strate coloniale se révèle beaucoup plus riche en hybrides et en créations, que la logique de la dépossession et de la domination ne le laisse entrevoir.

TENSIONS SOCIALES ET TENSIONS URBAINES : VILLE ET VIOLENCE

La mise en scène de la ville mobilise différents types d'acteurs, institutionnels et privés, aux intérêts divergents voire conflictuels. Le milieu urbain apparaît en outre comme un lieu privilégié de multiplication des regroupements et des recompositions sociales et communautaires (selon la caste, la catégorie socio-professionnelle, l'affiliation religieuse ou sectaire, la langue, l'origine géographique, etc.). Dans quelle mesure une dynamique sociale caractérisée par la multiplication de tels regroupements, la confrontation de formes d'expression et de modes de vie contrastés, et l'affrontement d'intérêts divergents dans un même espace englobant engendre-t-elle une plus grande fragmentation de la société urbaine, de plus grandes tensions et frictions, y compris des violences, ou aboutit-elle – au contraire ou en même temps – à la production de nouvelles formes de sociabilité, de citadinité et de citoyenneté, voire à la construction d'une société civile inédite ? Par ailleurs, dans quelle mesure certaines formes urbaines, certaines configurations sociospatiales et résidentielles, favorisent-elles l'émergence et/ou le développement de tensions urbaines et de formes spécifiques de violence ?

Dans les ouvrages ou chapitres de synthèse sur l'urbanisation et/ou les grandes villes en Asie, il n'est pas rare de trouver une section consacrée à la délinquance et aux violences urbaines, comme si celles-ci étaient une conséquence inéluctable de l'urbanisation et, surtout, du développement des grandes métropoles (Dutt & Noble 2003 : 261 ; Nagpaul 1996 : 72-76, 201-203). Dans ce recueil, les formes multiples de la violence en milieu urbain sont examinées dans les contextes de Mumbai et de Karachi¹⁸ par, respectivement, D.G. Heuzé, qui évoque le caractère « violentogène » de la grande cité, et M. Boivin qui tente de répondre à la question : « Le milieu urbain permet-il d'expliquer des formes spécifiques de violences ? » question que reprend Jean-Charles Depaule en des termes similaires : « Les territoires urbains sont-ils constitutifs de la violence, sont-ils nécessairement porteurs de violence ? », pour articuler son commentaire et ses réflexions autour de ces deux textes, en s'appuyant sur l'expérience de Beyrouth. L'enjeu de ces interrogations n'est certainement pas cantonné aux mégapoles d'Asie du Sud. Les termes du débat sont ainsi posés très clairement dans un contexte plus global, hors ce volume, par la politologue Sophie Body-Gendrot (1996 : 510) – qui se réfère plutôt à l'expérience des villes européennes¹⁹ et des États-Unis et aux travaux les concernant :

Est-ce la forme urbaine qui est productrice de violence ?²⁰ Ou bien la question urbaine n'est-elle que la résurgence de la question sociale ? Le dualisme de la question n'est-il pas simplificateur ? Ne convient-il pas de complexifier le jeu en faisant intervenir la dynamique d'autres forces (économiques, sociales, culturelles,

institutionnelles)?²¹ Enfin, l'analyse, plutôt que de s'en tenir à une causalité – le lien entre ville et violence –, ne doit-elle pas aborder la question en termes de processus, voire de dialectique?

Les travaux coordonnés par Veena Das (1990a) sur les émeutes communautaires, de caste et ethniques dans les villes d'Asie du Sud s'accordent à reconnaître l'importance de la structure actuelle de ces villes pour comprendre la violence collective, et soulignent en particulier les conditions d'intégration de larges flux de migrants (dont les réfugiés de la Partition) et les caractéristiques des quartiers sous-intégrés (*slums*, lotissement de réhabilitation...) (Das 1990b : 12-13). La défaillance des infrastructures de base (eau, logement, transport) et l'insuffisance des plans de développement urbain sont également des facteurs de tensions pouvant dégénérer en conflits violents dans des environnements soumis à de fortes pressions démographiques. Farida Shaheed met ainsi en avant « l'inadéquation criminelle des programmes de développement urbain à Karachi » (1990 : 205) comme facteur contribuant aux conflits dans cette ville. Plus spécifiquement, les différents analystes des émeutes d'avril 1985 à Karachi ont identifié le problème du transport²² dans une métropole de plus en plus étendue comme l'élément détonateur (Shaheed 1990 : 204 ; Hussain 1990 : 188 ; Tambiah 1996 : 186 ; Gayer, à paraître). Si les émeutes dans les grandes villes d'Asie du Sud sont perçues comme une forme de violence typiquement urbaine, elles ne peuvent bien sûr se comprendre sans faire référence à un contexte plus large, non seulement de tensions démographiques et économiques, mais aussi de tensions sociales et de conflits politiques (notamment : Tambiah 1996 : 216 ; T.B. Hansen 2001 ; et autres).

La fragmentation sociospatiale, caractéristique du développement des mégapoles, qui se trouve renforcée par la tendance au désengagement des États en matière de services urbains, est également mise en avant dans d'autres contextes géographiques comme un élément structurel des tensions urbaines. En conclusion d'une réflexion sur le *barrio*, les gangs et la violence dans les métropoles d'Amérique latine, Y. Pedrazzini (2001 : 59) affirme ainsi :

Les gangs sont *au cœur* du problème de la métropolisation du monde. Mais ils n'en sont pas le problème. Le cœur du problème, c'est la fragmentation des espaces et des sociétés de la modernité, affectation générale des agglomérations urbaines quelles qu'elles soient, mais dont les effets se font particulièrement et violemment sentir dans ce qu'on a pris l'habitude d'appeler « le Sud ».

En Amérique du Nord, le cas de Los Angeles, analysé en détail par Mike Davis dans son fameux ouvrage *The City of Quartz* (1990), amène également S. Body-Gendrot (1996 : 524) au constat suivant :

Outre les règlements des comptes intra- et intercommunautaires [...], l'extrême fragmentation sociale et géographique de la ville et les contrastes accusés et ostentatoires entre richesse et pauvreté offrent un élément majeur dans la compréhension de l'émeute multiraciale de Los Angeles.

Dans une perspective complémentaire, la fragmentation spatiale et sociale des grandes métropoles peut se lire comme l'exacerbation de processus de territorialisation, de divisions en territoires dont les frontières peuvent devenir l'enjeu de luttes urbaines. C'est ainsi que L. Gayer (à paraître), pour mieux comprendre le déroulement des violences interethniques dans les villes pakistanaïses, emprunte à Feldman (1991) le concept d'« interface » développé pour analyser les violences urbaines entre Catholiques et Protestants en Irlande du Nord, l'« interface » se définissant comme « la zone frontière topographique et idéologique qui démarque physiquement et symboliquement les communautés ethniques », et où les émeutes fonctionnent comme « un mécanisme traditionnel pour établir et même étendre les limites territoriales » (Feldman 1991 : 28, cité par Gayer, à paraître).

La fragmentation du territoire urbain et une de ses manifestations, le repli communautaire, l'enfermement de groupes sur eux-mêmes, observables à Karachi ou à Mumbai comme à Los Angeles (Davis 1996, chap. 4 ; Body-Gendrot 1996 : 525) et dans d'autres villes des États-Unis (*ibid.* : 512-513), doivent être analysés non seulement comme un facteur exacerbant les tensions urbaines, mais aussi comme une conséquence des violences urbaines – les deux mouvements de cette dialectique se renforçant mutuellement. Si le rôle des configurations socio-spatiales et résidentielles dans les violences urbaines est difficilement isolable et « mesurable » parmi un ensemble de forces de niveau macro et d'éléments locaux, en revanche, l'effet réciproque est plus facilement lisible dans l'espace urbain. Les violences collectives entraînent fréquemment des restructurations urbaines : des mouvements de population et des replis communautaires suivent souvent les émeutes intercommunautaires, ce qui renforce la segmentation des espaces selon des lignes ethniques, religieuses, sectaires, etc., et le phénomène de ghettoïsation, de cloisonnement. Ce phénomène est bien documenté pour diverses métropoles, dont Mumbai (Tambiah 1996 : 255-256 ; Heuzé 2000 et ce volume ; T.B. Hansen 2001 : chap. 6), Karachi (Boivin, ce volume ; Gayer, à paraître) et Hyderabad au Pakistan (Verkaaik [2004] : 14 et chap. 3). Hors d'Asie du Sud, on pense en particulier à Beyrouth (Mouzoune 1999 : 108, cité par Gayer, à paraître, pour une comparaison avec Karachi), ville qu'a également choisi d'évoquer J.-Ch. Depaule dans ce volume à l'appui de ses réflexions sur les cas de Karachi et de Mumbai.

Ces processus de fragmentation sociale et de ghettoïsation ne sont cependant pas exclusifs de la production de nouvelles formes de sociabilité, en réaction à l'excès de violence et à l'insuffisance des réponses institutionnelles. M. Boivin

montre ainsi l'émergence à Karachi d'acteurs issus de la société civile, des ONG humanitaires en particulier, qui tentent de mettre en œuvre des processus de « défragmentation sociale ». Les nouvelles formes de sociabilité peuvent également être portées par les violences mêmes. Dans les villes d'Amérique latine, Pedrazzini (2001 : 49, 55, 57) lit une « affirmation du lien social dans la violence » qu'il oppose à l'anomie et au chaos dont on qualifie trop souvent certains quartiers – les *barrios* – qu'il considère au contraire comme le reflet et les précurseurs de la ville formelle. Analysant la violence politique dans les villes d'immigration mohājir au Pakistan, et plus spécialement à Hyderabad, Verkaaik (2004) met en évidence une nouvelle culture urbaine de rue, dont la violence, et sa pratique ludique (un élément repris dans le titre de son ouvrage, *Fun and Urban Violence*) est une des valeurs clés. Comme le pense S. Body-Gendrot (1996 : 526), le désordre peut donc « déboucher sur des formes inédites d'innovations sociales et de modes d'action collectifs ».

Il est une forme urbaine dont nous avons déjà évoqué le poids démographique dans les métropoles d'Asie du Sud, et qui mérite une attention particulière au chapitre des conflits typiques autour des enjeux d'espace, et aussi des violences : il s'agit du *slum*, des bidonvilles, des camps de squatters. L'urbanisation informelle, en général considérée comme illégale par les pouvoirs publics, est un révélateur des luttes pour l'occupation de l'espace de la ville et donne lieu à des conflits exacerbés par l'importance accrue des enjeux fonciers et immobiliers dans les métropoles actuelles. Elle engendre également un type de violence spécifique : les évictions et déplacements forcés des habitants des bidonvilles et taudis, ce que D.G. Heuzé appelle le « nettoyage urbain ». Ce qui distingue encore cette forme de violence, c'est son caractère « légitime » de violence d'État, à travers les instances de la justice et de la police. Les plus grandes opérations de nettoyage urbain qu'ont connues par exemple Bombay/Mumbai et Delhi sont l'œuvre des gouvernements et des pouvoirs publics locaux, et non des mafias locales liées au foncier privé. Le « traitement des *slums* » dans la capitale indienne est l'objet même de la contribution de V. Dupont et U. Ramanathan et, concernant Mumbai, est abordé aussi par D.G. Heuzé. Il est remarquable d'observer à nouveau la mobilisation des mêmes rhétoriques dans les deux villes, promouvant une meilleure image de la ville, et mettant en avant le même slogan au référent écologique – « *green and clean Mumbai/Delhi* ».

Une étape préalable aux opérations de nettoyage urbain, qui vise à en asseoir la légitimité sociale, est le processus de stigmatisation de populations et d'espaces perçus comme des menaces pour l'harmonie visuelle de la ville, pour l'ordre établi, pour la moralité, des espaces vécus comme havres de délinquants potentiels – ou délinquants *de facto* en raison du statut d'occupation illégale des terrains. Ce processus, analysé également en détail dans ce volume dans

le contexte de Delhi, renvoie à des discours anciens que l'on retrouve dans tous les continents à l'encontre des quartiers défavorisés (Body-Gendrot 2000 : 194). La marginalisation et l'exclusion de certains groupes (les urbains pauvres des taudis des centres-ville anciens, les habitants des bidonvilles) seraient-elle inévitables ? On trouve pourtant des réponses différentes en Inde et au Brésil, comme le montre la contribution de H. Rivière d'Arc, en miroir à celle de Delhi, sur la place réservée aux pauvres dans les vieux quartiers de São Paulo.

LA VILLE ET LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE LOCAL ET MONDIAL

RESTRUCTURATION DES ESPACES ÉCONOMIQUES

La ville est habituellement considérée comme le siège par excellence de l'industrie, du commerce, des services, une pourvoyeuse d'emplois et d'opportunités économiques exerçant un pouvoir d'attraction sur les migrants. P. Bairoch (1985) a ainsi montré le rapport fondamental entre urbanisation et économie dans l'histoire urbaine de la planète. La grande ville est en outre le lieu privilégié de la concentration des instances de décision économique, et le point d'ancrage du pays dans l'économie-monde.

Les économistes analysent la ville comme « une agglomération d'agents dans l'espace », qui « a pour effet d'élargir les différents marchés (de l'emploi, des biens et des services, de l'information, des relations interpersonnelles...) donc le champ des choix de chacun, permettant de libérer des économies d'échelles ainsi qu'un meilleur ajustement des offres et des demandes » (Davezies 2000 : 73). Les grandes villes ou régions urbaines, du fait de leur densité, permettent en outre des effets d'imitation et une diffusion rapide et gratuite de l'information, ce qui engendre d'importantes économies externes (*ibid.*).

La théorie des pôles de croissance de François Perroux (1955), qui établit un lien étroit entre agglomération urbaine et agglomération industrielle, et se fonde sur l'hypothèse d'un effet d'entraînement d'industries motrices sur l'économie de l'espace environnant par la stimulation d'autres activités à travers des liens en amont et en aval, se retrouve dans les principes des politiques de localisation industrielle appliquées en Inde à travers les différents plans quinquennaux, ainsi que dans les recommandations de la National Commission of Urbanisation qui prône dans son rapport de 1988 la promotion de 329 centres urbains identifiés comme des « *generators of economic momentum* » (Government of India 1988). Les politiques industrielles mises en œuvre en Inde depuis l'Indépendance, qu'elles aient donné la priorité à l'industrie lourde à travers l'implantation de gros complexes industriels, souvent accompagnée de la création de villes nouvelles, ou qu'elles aient cherché

à promouvoir la diffusion de l'industrie pour réduire les déséquilibres territoriaux, ont eu un certain impact sur l'évolution du réseau des villes (Cadène 1995). Au début des années 1990, « la polarisation des activités dans les plus grandes métropoles [...] rest[e] cependant fortement marqué[e] ». Les « huit grandes agglomérations industrielles sont aussi les agglomérations les plus peuplées de l'Inde », et « les quatre plus grandes villes du pays concentrent plus de 60 % des sièges sociaux des 2000 plus grandes entreprises » (Cadène 2001 : 63, 70).

Les villes d'Asie du Sud jouent un rôle décisif dans les économies nationales. En Inde, elles abritent moins d'un tiers de la population totale mais contribuent aux trois quarts du produit intérieur brut. Au Bangladesh, Dacca, capitale macrocéphale (35 % de la population urbaine totale et 9 % de la population totale du pays), contribue à elle seule à plus de 30 % du produit intérieur brut²³.

Ce lien fort entre villes et développement économique, et en particulier entre ville et industrie, a aussi ses contreparties et ses vulnérabilités pour les citoyens. Aux économies d'agglomération urbaine, les spécialistes opposent les déséconomies externes d'agglomération, que représentent en particulier la congestion ou la pollution. Bien que cet aspect ne soit pas traité dans ce volume, deux illustrations méritent d'être évoquées ici. En Inde, l'accident industriel en décembre 1984 des usines Union Carbide à Bhopal, qui a provoqué la mort de milliers de victimes intoxiquées par les gaz mortels, fournit l'exemple le plus tragique. Dans le contexte de la capitale indienne, l'appréciation des risques et désagréments encourus par la population a conduit la Cour suprême à prononcer de 1996 à 2000 plusieurs ordres de fermeture des usines à risques et des unités polluantes installées dans la capitale en vue de leur délocalisation à l'extérieur de la zone urbaine, mais entraînant de ce fait un chômage massif²⁴.

La ville industrielle s'avère également vulnérable au contexte macro-économique qu'elle ne maîtrise pas. La crise de secteurs traditionnels comme l'industrie du textile à partir des années 1980 s'est ainsi fait durement ressentir à Mumbai et encore plus à Kanpur (où l'État s'est désengagé d'un secteur nationalisé dans les années 1970), générant dans les deux cas non seulement du chômage mais aussi des problèmes sociaux et des tensions urbaines. D.G. Heuzé l'évoque dans son panorama des violences urbaines à Mumbai, Giulia De Ponte en fait l'objet central de sa contribution sur Kanpur. Dans cette ville à l'économie beaucoup moins diversifiée qu'une grande métropole multifonctionnelle comme Mumbai, G. De Ponte nous montre comment la désindustrialisation et la précarisation corrélative du travail ont modifié en profondeur non seulement la structuration économique de la ville mais aussi ses espaces et son organisation sociopolitique. À partir de cette expérience d'informalisation de l'économie, comparée à d'autres exemples de villes russes, chinoise et africaines, Philippe Haeringer propose une réflexion sur une nouvelle « dualisation du monde » et sur

l'indispensable économie endogène des villes, catégorie qu'il trouve aujourd'hui plus pertinente que celle de secteur informel pour regrouper tout ce qui procède de l'initiative locale.

Nous avons déjà évoqué le contexte international actuel et l'impact de la mondialisation accrue de l'économie sur l'organisation spatiale des grandes villes. Cette question doit à nouveau être examinée quant aux conséquences sur la structuration de l'espace économique des grandes métropoles et régions urbaines qui constituent les sites majeurs de la circulation et de la production mondiales (Graham 2000). Dans le cas indien, la question devient pertinente à partir de 1991 avec le lancement de la politique de libéralisation économique et d'ouverture au marché international, accompagnée de réformes de décentralisation politico-administrative – amendement constitutionnel de 1992 qui octroie davantage d'autonomie aux municipalités pour la mise en œuvre de leur planification et pour rechercher des financements privés, y compris étrangers. Certains travaux se sont ainsi attachés à examiner l'influence de ces réformes sur la gouvernance des métropoles indiennes (Mahadevia 2003 ; Hust & Mann, eds., 2005), ou à mesurer plus spécifiquement l'impact des investissements directs étrangers dans les grandes villes (Mathur 2005). D'autres ont porté sur des villes particulières : Shaw et Satish (2006) ont tenté de séparer l'effet du global et du local sur la restructuration économique et spatiale de Bangalore et Kolkata ; Nair (2005 : conclusion) s'interroge également sur le devenir de Bangalore dans ce nouveau contexte ; Nijman examine le poids de la globalisation et de la libéralisation économique sur l'implantation des firmes domestiques et internationales dans l'espace de Mumbai (Grant & Nijman 2003) et s'interroge ailleurs quant aux effets sur le marché foncier de cette métropole (Nijman 2000). Dans ce volume, L. Kennedy explore les implications des nouvelles politiques industrielles de deux États favorables aux réformes, le Tamil Nadu et l'Andra Pradesh, sur la formation de nouveaux espaces économiques dans et autour de leur capitale, Chennai et Hyderabad. Christian Azaïs se sert de l'exemple indien et mobilise en parallèle l'expérience d'un autre grand pays émergent, le Brésil, afin de mieux suivre les changements dans les dynamiques économiques régionales, où les métropoles jouent un rôle majeur. Cette analyse détaillée se conclut par une mise en garde sur les risques politiques et sociaux des inégalités inter- et intrarégionales entre villes et métropoles dans chacun de ces deux pays.*

V. D. & D. G. H.

NOTES

* Les travaux recueillis dans ce volume, menés par une équipe du CEIAS, EHESS-CNRS (1998-2001), portent sur « Les villes en Asie du Sud. Dynamiques urbaines et recompositions sociales et spatiales ». Ils ont été complétés par la cinquième journée d'étude du Centre (27 novembre 2000), consacrée à « La ville en Asie du Sud : quelles spécificités ? » Si toutes les présentations faites dans le cadre de cette équipe et de la journée d'étude n'ont pu trouver leur place dans le présent ouvrage, toutes cependant, ainsi que les discussions auxquelles elles ont donné lieu, ont contribué à la réflexion collective dont a bénéficié cette publication.

1. Cette introduction n'a pas pour ambition de passer en revue les théories de la ville, ni de dresser l'état de la multitude des travaux sur la ville et l'urbain. Pour un « état des savoirs » des travaux essentiellement français, voir PAQUOT *et al.* 2000, et PAQUOT 1996 pour une recension collective du « monde des villes » et un « panorama urbain de la planète » croisant les analyses d'experts de diverses disciplines. Des références plus spécifiques aux villes d'Asie seront introduites lors de la mise en contexte des villes d'Asie du Sud et de l'exposé des questionnements scientifiques.

2. Voir la littérature sur les cités-états : M. H. HANSEN, ed., 2000 et 2002 ; HOLDER & PEATRIK, eds., 2004a.

3. Les éléments de cette introduction reprennent certains éléments de la problématique et des thèmes de recherche discutés lors de l'élaboration en 1997 des textes fondateurs d'un grand programme de recherche mis en œuvre par le département « Sociétés, urbanisation et développement » de l'ORSTOM (devenu l'Institut de recherche pour le développement) : le programme « Mobilités et recompositions urbaines » (auquel V. Dupont a directement participé – les textes programmatiques ayant été rédigés par Ph. Antoine, S. Bredeloup et F. Dureau).

4. La mégapole est généralement définie par sa taille démographique et spatiale : à partir de 5 millions d'habitants (définition des *megacities* en Inde selon le recensement), 10 millions (seuil retenu par la division de la population des Nations Unies), voire 15 millions. Cependant, pour certains auteurs comme Le Bris et Massiah, un simple seuil de population ne peut suffire à définir la mégapole qui « constitue moins un produit du gigantisme qu'elle ne correspond à une rupture fondamentale dans les rapports ville-production et ville-territoire », la fragmentation de l'espace étant un des signes de rupture (LE BRIS & MASSIAH 1996 : 33).

5. Pour une recension critique très complète des travaux sur la fragmentation urbaine et « des regards croisés sur des réalités empiriques des villes du Nord comme du Sud », voir NAVEZ-BOUCHANINE, ed., 2002.

6. On peut certainement regretter l'absence de contribution sur le Bangladesh, en particulier sur la capitale Dacca qui figure parmi les 20 mégapoles mondiales par sa taille.

7. Selon GERVAIS-LAMBONY (2003 : 37), « on n'étudie jamais des espaces mais des processus. Donc la question de la validité de comparaison d'espaces ne se pose pas. On peut comparer des processus se déroulant dans des espaces différents ».

8. La définition de la ville en Inde fait intervenir d'autres critères que celui de la taille. Selon le recensement indien, les zones urbaines comprennent : (a) les localités sous l'autorité d'un conseil municipal, d'une corporation municipale, d'une administration militaire (*cantonment board*), etc. ; et (b) les localités vérifiant les trois critères suivants : une population

minimale de 5000 habitants, une proportion minimale de 75 % d'actifs masculins employés hors de l'agriculture, une densité de population d'au moins 400 personnes/km².

9. Toutes les statistiques citées se rapportant à l'année 2005 sont issues des estimations de la Division de la population des Nations Unies, qui sont elles-mêmes basées sur les données de recensement de la population des différents pays et leurs définitions respectives (United Nations 2005).

10. Les périodes de crise, comme la Partition de 1947 et la guerre d'Indépendance du Bangladesh en 1971, qui se sont traduites par des afflux massifs de population réfugiées dans certaines villes, seraient à traiter à part.

11. Dans leur analyse comparée de l'urbanisation en Asie au XX^e siècle et dans les pays occidentaux au XIX^e siècle, Parai et Dutt soulignent des dissimilitudes dans les dynamiques démographiques : alors que la migration a constitué le facteur dominant de la croissance urbaine des pays occidentaux, la croissance urbaine en Asie a davantage résulté de l'accroissement naturel (PARAI & DUTT 1994 : 383).

12. Pour un bon aperçu des questions économiques et culturelles dans le contexte d'urbanisation et de migration au Pakistan, voir DONNAN & WERBNER, eds., 1991. Pour un ouvrage de synthèse très récent sur les transformations sociales, économiques et culturelles dans ce pays, voir QADEER 2006 (dont le chapitre 5 sur les transformations urbaines).

13. Source des données : *Census of India* pour Chennai et Kolkata en 2001 ; Slum and Jhuggi-Jhomprri Department, Municipal Corporation of Delhi pour Delhi en 1998 (voir DUPONT & RAMANATHAN, ce volume) ; UN-HABITAT (2003) pour Karachi en 2000 ; Centre for Urban Studies (2005) pour Dacca en 2005.

14. Pour l'Inde, voir le très complet *India Infrastructure Report 2006 – Urban infrastructure*.

15. Voir la présentation et la sélection de textes de cette école, in GRAFMEYER & JOSEPH, eds. ([1979] 1990), dont des textes fondateurs de Robert Park, Ernest Burgess, Roderick McKenzie, Louis Wirth, etc.

16. Voir la recension de la littérature sur ces questions proposée par PRÉTECEILLE 1998.

17. La séparation des castes dans l'espace urbain était préconisée dans les traités sanscrits d'architecture, les *vāstū śāstra* (BEGDE 1978).

18. Ces deux villes ont par ailleurs donné lieu à un certain nombre de travaux spécifiquement centrés sur les questions de violence urbaines : HUSSAIN 1990 ; SHAHEED 1990 ; TAMBIAH 1996 ; HEUZÉ 2000 ; T. B. HANSEN 2001 ; GAYER, à paraître. On pourrait ajouter à cette liste (non exhaustive) des travaux portant sur d'autres villes d'Asie du Sud : DAS 1996a ; VERKAAIK 2004, et à nouveau l'ouvrage de TAMBIAH (1996) qui examine également les violences collectives à Ceylan/Sri Lanka et à Delhi.

19. Voir aussi son ouvrage sur la violence dans les banlieues françaises (BODY-GENDROT 1993).

20. BODY-GENDROT (1996 : 510-513) fait ici référence aux théories de la victimisation, ou la violence comme conséquence de « l'urbanisme concentrationnaire » et du « phénomène de clôture qui, par la ségrégation, est matériellement et symboliquement imposé aux dominés » – explications qui lui paraissent incomplètes.

21. Cet auteur examine ensuite les hypothèses de la crise économique, de la dérégulation sociale (la plus pertinente à ces yeux) et celle de l'essoufflement de la régulation institutionnelle (BODY-GENDROT 1996 : 517-520).

22. Les minibus meurtriers sur lesquels se sont focalisées la colère et les frustrations des passagers sont localement appelés, de manière très évocatrice, les « yellow devils » (GAYER, à paraître).

23. Source de cette donnée : Tanvir NAWAZ, « Growing slums of Dhaka », *The Daily Star*, May 26, 2006.

24. Sur la question des populations urbaines soumises aux risques industriels, et le traitement de cette question dans le droit indien, voir RAMANATHAN 2004.

BIBLIOGRAPHIE

- AUCLAIR, C. (1998), *Ville à vendre. Voie libérale et privatisation du secteur de l'habitat à Chennai (Inde)*. Pondichéry, Institut français de Pondichéry.
- BANERJEE-GUHA, S. (2002a), « Shifting cities : urban restructuring in Mumbai », *Economic and Political Weekly*, XXXVII(2), pp. 121-125.
- BANERJEE-GUHA, S. (2002b), « Critical geographical praxis : globalisation and socio-spatial disorder », *EPW*, XXXVII (44-45), pp. 4503-4509.
- BAIROCH, P. (1985), *De Jéricho à Mexico : villes et économie dans l'histoire*. Paris, Gallimard.
- BEGDE, P.V. (1978), *Ancient and Medieval Town Planning in India*. New Delhi, Sagar Publications.
- BODY-GENDROT, S. (1993), *Ville et Violence. L'irruption de nouveaux acteurs*. Paris, PUF.
- BODY-GENDROT, S. (1996), « Violence et délinquance urbaine », in Th. Paquot, ed., *Le Monde des villes. Panorama urbain de la planète*. Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 507-530.
- BODY-GENDROT, S. (2000), « Sécurité et insécurité dans la ville », in Th. Paquot, M. Lussault, S. Body-Gendrot, eds., *La Ville et l'urbain. L'état des savoirs*. Paris, La Découverte, pp. 194-201.
- BOSE, A. (1980), *India's Urbanization. 1901-2001*. 2^e éd. révisée, New Delhi, Tata McGraw Hill.
- BUCHET, B. (1991), « Analyse comparative », in P. Bonte & M. Izard, s. dir., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF, pp. 167-169.
- BRUSH, J. (1962), « The morphology of Indian cities », in R. Turner, ed., *India's Urban Future*. Berkeley & Los Angeles, University of California Press, pp. 57-70.
- BRUSH, J. (1977), « Growth and spatial structure of Indian cities », in A.G. Nobel & A.K. Dutt, eds., *Indian Urbanization and Planning, Vehicules of Modernization*. New Delhi, Tata McGraw Hill, pp. 64-93.
- BRUSH, J. (1986), « Recent changes in ecological patterns of metropolitan Bombay and Delhi », in V.K. Tewari, J.A. Weistein, V.L.S.P. Rao, eds., *Indian Cities : Ecological Perspectives*. New Delhi, Concept, pp. 121-149.
- CADÈNE, Ph. (1995), « Le réseau des villes », in F. Durand-Dastes, ed., *Monde indien, Géographie universelle*. Paris/Montpellier, Belin-Reclus, pp. 322-329.

- CADÈNE, Ph. (2001), «La dynamique spatiale des grandes entreprises en Inde», in L. Kennedy *et al.*, eds., *Dynamiques spatiales de l'industrialisation*. Paris, Éditions UNESCO, pp. 61-71.
- CASTELLS, M. ([1970] 1981), *La Question urbaine*. Paris, Maspero.
- CENTRE FOR URBAN STUDIES (2005), *Slums of Urban Bangladesh: Mapping and Census 2005. Dhakka*, Centre for Urban Studies with National Institute of Population Research and Training, Dhakka & Measure Evaluation of Caroline Population Centre, University of the North Carolina.
- CHAKRAVORTY, S. (2000), «From colonial city to globalizing city? The far-from-complete spatial transformation of Calcutta», in P. Marcuse & R. Van Kempen, eds., *Globalized Cities: A New Spatial Order?* Oxford, Blackwell, pp. 56-77.
- CHRISTOPHER, A.J. (1988), *The British Empire at its Zenith*. Londres, Croom Helm.
- CHRISTOPHER, A.J. (2003), «Réflexions sur la géographie de l'Empire britannique», in Ph. Gervais-Lambony, F. Landy, S. Oldfield, eds., *Espaces arc-en-ciel. Identité et territoires en Afrique du Sud et en Inde*. Paris, Karthala, pp. 85-102.
- DAS, V., ed. (1990a), *Mirrors of Violence: Communities, Riots and Survivors in South Asia*. Delhi, Oxford University Press.
- DAS, V. (1990b) «Introduction. Communities, riots, survivors: the South Asian experience», in Id., ed., *Mirrors of Violence: Communities, Riots and Survivors in South Asia*. Delhi, OUP, pp. 1-36.
- DAS GUPTA, M. (1985), «Micro-perspectives on the slow rate of urbanization in India: informal security systems and population retention in rural India», in *Congrès international de la Population*. Florence/Liège, UIESP, vol. 4, pp. 249-265.
- DAVEZIES, L. (2000), «La ville des économistes», in Th. Paquot, M. Lussault, S. Body-Gendrot, eds., *La Ville et l'urbain. L'état des savoirs*. Paris, La Découverte, pp. 71-83.
- DAVIS, M. (1990), *The City of Quartz*. New York, Verso.
- DETIENNE, M. (2000), *Comparer l'incomparable*. Paris, Le Seuil («La Librairie du XXI^e siècle»).
- DOGAN, M., KASARDA, J.D., eds. (1988), *The Metropolis Era*, vol. 2: *Mega-Cities*. Newbury Park, Sage, 2 vol.
- DONNAN, H. & WERBNER, P., eds. (1991), *Economy and Culture in Pakistan: Migrants and Cities in a Muslim Society*. Basingstoke, Macmillan.
- DUPONT, V. (2004a), «Urban development and population redistribution in Delhi: implications for categorizing population», in T. Champion & G. Hugo, eds., *New Forms of Urbanization: Beyond the Urban-Rural Dichotomy*. Aldershot, Ashgate, pp. 171-190.
- DUPONT, V. (2004b), «Socio-spatial differentiation and residential segregation in Delhi: a question of scale?», *Geoforum*, 35 (2), March, pp. 157-175.
- DUPONT, V., DUREAU, F., LELIÈVRE, E., LEVY, J-P., LULLE, Th. (2000), «Introduction générale» et «Organisation de la comparaison internationale», in F. DUREAU *et al.*, eds., *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*. Paris, IRD-Anthropos («Villes»), pp. 3-12 et 413-418.
- DUPONT, V. & LELIÈVRE, E. (1993), «De la navette à la migration en ville. Stratégies de mobilité dans l'ouest de l'Inde», *Cahiers des Sciences Humaines: Mobilités spatiales et urbanisation*, (2-3), pp. 465-483.

- DUPONT, V. & MITRA, A. (1995), «Population distribution, growth and socio-economic spatial patterns in Delhi. Findings from the 1991 census data», *Demography India*, 24 (1-2), pp. 101-132.
- DUREAU, F., DUPONT, V., LELIÈVRE, E., LÉVY, J-P., LULLE, Th., eds. (2000), *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*. Paris, IRD-Anthropos («Villes»).
- DUTT, A.K., COSTA, F.J., AGGARWAL, S., NOBLE, A.G., eds. (1994), *The Asian City: Processes of Development, Characteristics and Planning*. Dordrecht, Kluwer Academic Publisher.
- DUTT, A.K., NOBLE, A.G., VENUGOPAL, G., SUBBIAH, S., eds. (2003), *Challenges to Asian Urbanisation in the 21st Century*. Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publisher.
- DUTT, A.K. & NOBLE, A.G. (2003), «Urban development of South Asia», in A.K. Dutt et al., eds., *Challenges to Asian Urbanisation in the 21st Century*. Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publisher, pp. 255-275.
- DUTT, A.K., XIE, Y., COSTA, F.J., YANG, Z. (1994), «City forms of China and India in global perspective», in A.K. Dutt et al., eds., *The Asian City: Processes of Development, Characteristics and Planning*. Dordrecht, Kluwer Academic Publisher, pp. 25-51.
- EVENSON, N. (1989), *The Indian Metropolis: A View toward the West*. New Haven & Londres, Yale University Press.
- FELDMAN, A. (1991), *Formation of Violence: The Narrative of the Body and Political Terror in Northern Ireland*. Chicago, University of Chicago Press.
- FRIEDMANN, J. (1986), «The world city hypothesis», *Development and Change*, pp. 69-83.
- GABORIEAU, M. (1994), «Villes de toiles et villes de pierre. Les capitales mogholes étaient-elles des camps?», in P. Clément, S. Clément-Charpentier, Ch. Goldblum, eds., *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 35/36: *Cités d'Asie*, pp. 15-34.
- GANDHI, R. (1983), «Social structure of urban India: continuities and change», in Giri Raj Gupta, ed., *Main Currents in Indian Sociology*, vol. VI: *Urban India*. New Delhi, Vikas, pp. 3-85.
- GAYER, L. (à paraître), «Guns, slums and 'yellow devils': a genealogy of urban conflicts in Karachi, Pakistan», *Modern South Asian Studies*.
- GERVAIS-LAMBONY, Ph. (2003), «Quelques remarques générales sur la comparaison en sciences sociales en général, et en géographie en particulier», in Ph. Gervais-Lambony, F. Landy, S. Oldfield, eds., *Espaces arc-en-ciel: identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*. Paris, Karthala, pp. 29-40.
- GERVAIS-LAMBONY, Ph., LANDY, F., OLDFIELD, S., eds. (2003a), *Espaces arc-en-ciel: identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*. Paris, Karthala.
- GERVAIS-LAMBONY, Ph., LANDY, F., OLDFIELD, S. (2003b), «Afrique du Sud, Inde: grand écart, pieds joints. Un périlleux exercice de comparatisme», in Id., eds., *Espaces arc-en-ciel: identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*. Paris, Karthala, pp. 7-26.
- GILL, R. (1994), *Slums as Urban Villages*. Jaipur, Rawat Publications.
- GOVERNMENT OF INDIA (1988), *Report of the National Commission on Urbanisation*, August, 2 vol.
- GRAFMEYER, Y. & JOSEPH, I., eds. ([1979] 1990), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Aubier-Montaigne.

- GRAHAM, S., ed. (2000), «Cities and infrastructure networks», *Special issue of International Journal of Urban and Regional Research*, 24 (1), March.
- GRANT, R. & NIJMAN, J. (2003), «Post-colonial cities in the global era: a comparative study of Mumbai and Accra», in A.K. Dutt *et al.*, eds., *Challenges to Asian Urbanisation in the 21st Century*. Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publisher, pp. 31-52.
- HAGELSTEIN, R. & SERVAIS, P., eds. (2001), *Perception et organisation de l'espace urbain: une confrontation Orient-Occident*. Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant («Rencontre Orient-Occident» 4).
- HAMBLY, G.R.G. ([1982] 1984), «Towns and cities. I-Mughal India», in T. Raychaudhury & I. Habib, eds., *The Cambridge Economic History of India*, vol. 1: c. 1200 - c. 1750. Delhi, Orient Longman in association with Cambridge University Press, pp. 434-451.
- HANSEN, M.H., ed. (2000), *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*. [An investigation conducted by the Copenhagen Polis Centre.] Copenhagen, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters («Historisk-filosofiske Skrifter» 21).
- HANSEN, M.H., ed. (2002), *A Comparative Study of Six City-State Cultures*. [An investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre.] Copenhagen, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters («Historisk-filosofiske Skrifter» 27).
- HANSEN, T.B. (2001), *Violence in Urban India. Identity Politics: Mumbai and the Post-colonial City*. Delhi, Permanent Black.
- HEUZÉ, G. (2000), *Bombay en flammes 1993. Le cri de deux mondes*. Paris, L'Harmattan.
- HOLDER, G. & PEATRIK, A.-M., eds. (2004a), *Journal des Africanistes*, 74 (1-2): *Cité-État et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs*.
- HOLDER, G. & PEATRIK, A.-M. (2004b), «Cité, centre, capitale: pour une anthropologie du statut de la ville», in Id., eds., *Journal des Africanistes*, 74 (1-2): *Cité-État et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs*, pp. 9-34.
- HUSSAIN, A. (1990), «The Karachi riots of December 1986: crisis of state and civil society in Pakistan», in V. Das, ed., *Mirrors of Violence: Communities, Riots and Survivors in South Asia*. Delhi, OUP, pp. 184-193.
- HUST, E. & MANN, M., eds. (2005), *Urbanization and Governance in India*. Delhi, Manohar-CSH-SAI.
- India Infrastructure Report 2006 – Urban infrastructure (2006)*, 3iNetwork. New Delhi, OUP.
- KING, A.D. (1976), *Colonial Urban Development: Culture, Social Power and Environment*. Londres, Routledge & Kegan Paul.
- LE BRIS, E. & MASSIAH, G. (1996), «Des villes aux mégapoles», in Th. Paquot, ed., *Le Monde des villes. Panorama urbain de la planète*. Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 29-43.
- LEFÈBVRE, H. (1968), *Le Droit à la ville*. Paris, Anthropos.
- LIPIETZ, A. (1977), *Le Capital et son espace*. Paris, Maspero.
- MAHADEVIA, D. (2003), *Globalisation, Urban Reforms and Metropolitan Response: India*. Delhi, Manak.

- MARCUSE, P. (2000), *Globalizing Cities: A New Spatial Order*. Oxford, Blackwell.
- MARKOVITS, Cl., ed. (1994), *Histoire de l'Inde moderne, 1480-1950*. Paris, Fayard.
- MATHUR, O.P. (2005), « Impact of globalization on cities and city-related policies in India », in H. W. Richardson & C.-H.C. Bae, eds., *Globalization and Urban Development*. Berlin & Heidelberg, Springer, pp. 43-58.
- MAY, N., VELTZ, P., LANDRIEU, J., SPECTOR, Th., s. dir. (1998), *La Ville éclatée*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- MOUZOUNE, A. (1999), *Les Transformations du paysage spatio-communautaire de Beyrouth, 1975-1996*. Paris, Publisud.
- MURPHEY, R. (1996), « A history of the city in monsoon Asia », in J. Gugler, ed., *The Urban Transformation of the Developing World*. Oxford, OUP, pp. 18-58.
- NAIR, J. (2005), *The Promise of the Metropolis: Bangalore's Twentieth Century*. New Delhi, OUP.
- NAGPAUL, H. (1996), *Modernization and Urbanization in India: Problems and Issues*. Jaipur/New Delhi, Rawat Publication.
- NAVEZ-BOUCHANINE, F., ed. (2002), *La Fragmentation en question. Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?* Paris, L'Harmattan (« Villes et entreprises »).
- NIJMAN, J. (2000), « Mumbai real estate market in the 1990s: a tale of de-regulation, global money, and casino capitalism », *EPW*, XXXV (7), pp. 572-582.
- NOBLE, A.G. & DUTT, A.K., eds. (1977), *Indian Urbanization and Planning: Vehicles of Modernization*. New Delhi, Tata McGraw-Hill.
- PARAI, A.P. & DUTT, A.K. (1994), « Perspective on Asian urbanization: an East-West comparison », in A.K. Dutt *et al.*, eds., *The Asian City: Processes of Development, Characteristics and Planning*. Dordrecht, Kluwer Academic Publisher, pp. 369-392.
- PAQUOT, Th., s. dir. (1996), *Le Mondes des villes. Panorama urbain de la planète*. Bruxelles, Éditions Complexe.
- PAQUOT, Th., LUSSAULT, M., BODY-GENDROT, S., eds. (2000), *La Ville et l'urbain. L'état des savoirs*. Paris, La Découverte.
- PEDRAZZINI, Y., en collab. avec M. SANCHEZ R. (2001), « Le barrio, la rue, les gangs, une critique de la sociologie urbaine », in M. Bassand, V. Kaufmann, D. Joye, eds., *Enjeux de la sociologie urbaine*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romanes, pp. 39-61.
- PERROUX, F. (1995), « Note sur la notion de pôle de croissance », *Économie appliquée*, VIII (1-2), pp. 305-320.
- PRÉTECEILLE, E. (1998), « De la ville divisée à la ville éclatée: questions et catégories de la recherche », in N. May *et al.*, s. dir., *La Ville éclatée*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 33-58.
- QADEER, M.A. (2006), *Pakistan: Social and Cultural Transformation in a Muslim Nation*. Londres, Routledge.

- QUTUB, S.A. (2005), «Karachi – a case of asymmetric inclusion in the current globalization?», in H.W. Richardson & C.-H.C. Bae, eds., *Globalization and Urban Development*. Berlin & Heidelberg, Springer, pp. 251-270.
- RACINE, J.-L., ed. (1994), *Les Attaches de l'homme. Enracinement paysan et logiques paysannes en Inde du Sud*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- RAMANATHAN, U. (2004), «Communities at risk: industrial risk in Indian law», *EPW*, XXXIX (41), pp. 4521-4527.
- RAO, V.L.S.P. (1983), *Urbanization in India: Spatial Dimensions*. New Delhi, Naurang Rai Publisher.
- RAYCHAUDHURY, T. & HABIB, I. ([1982] 1984), *The Cambridge Economic History of India*, vol. I: c. 1200 - c. 1750. Delhi, Orient Longman in association with Cambridge University Press.
- RICHARDSON, H.W. & BAE, C.-H. C., eds. (2005), *Globalization and Urban Development*. Berlin & Heidelberg, Springer.
- RIVIÈRE D'ARC, H., s. dir. (2001), *Nommer les nouveaux territoires urbains*. Paris, Éditions UNESCO/Éditions de la MSH («Les Mots de la ville» 1).
- SANDHU, R.S., ed. (2003), *Urbanisation in India: Sociological Contributions*. New Delhi, Sage Publications («Themes in Indian Sociology» 2).
- SASSEN, S. (1991), *The Global City*. New York/Londres/Tokyo. Princeton, N.J., Princeton University Press (2^e éd. 2001). [Trad. de la 1^{re} éd. : *La Ville globale*. Paris, Descartes et C^{ie}, 1996.]
- SASSEN, S. (1994), *Cities in a World Economy*. Thousand Oaks, Cal., Pine Forge, Sage.
- SHAH, A.M., BAVISKAR, B.S., RAMASWMI, E.A., eds. (1996), *Social Structure and Change*, vol. 3 : *Complex Organizations and Urban Communities*. Delhi, Sage Publications.
- SHAHEED, F. (1990), «The Pathan-Muhajir conflicts, 1985-6 : a national perspective», in V. Das, ed., *Mirrors of Violence: Communities, Riots and Survivors in South Asia*. Delhi, OUP, pp. 194-214.
- SHAW, A. & SATISH, M.K. (à paraître), «Metropolisation restructuring in post-liberalized India : separating the global from the local», *Cities* [disponible sur Internet depuis février 2006].
- SIVARAMAKRISHNAN, K.C., KUNDU, A., SINGH, B.N. (2005), *Handbook of Urbanisation in India*. New Delhi, OUP.
- TAMBIAH, S. (1996), *Leveling Crowds : Ethnonationalist Conflicts and Collective Violence in South Asia*. New Delhi, Vistaar.
- TOPALOV, C., dir. (2002), *Les Divisions de la ville*. Paris, Éditions UNESCO/Éditions de la MSH («Les Mots de la ville» 2).
- TROIN, J.-F. (2000), *Les Métropoles des «Sud»*. Paris, Ellipses.
- UN-HABITAT (2003), *Global Report on Human Settlements*. Londres, Earthscan.
- VAGUET, O. (1997), «Ville indienne, ville hindoue ? Facteurs et processus de ségrégation spatiale», *Espace, Populations, Sociétés*, 2/3, pp. 211-224.
- VERGATI, A. (2004), «Modèle hindou de ville royale. Népal, Inde du Nord (XII^e-XX^e siècles)», in G. Holder & A.-M. PEATRIK, eds., *Journal des Africanistes*, 74 (1-2) : *Cité-État et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs*, pp. 435-455.
- VERKAAIK, O. (2004), *Migrants and Militants : Fun and Urban Violence in Pakistan*. Princeton, Princeton University Press [rééd. Delhi, Manas, 2005].

VIGUIER-NOWOMINSKI, A. (2000), « La ville à travers l'histoire en Asie du Sud : formes, fonctions et systèmes urbains », Communication à la 5^e Journée du Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud : « La Ville en Asie du Sud : quelles spécificités ? », Paris, 27 novembre 2000.

WALD, P. & LEIMDORFER, F., s. dir. (2004), *Parler en ville, parler de la ville. Essais sur les registres urbains*. Paris, Éditions UNESCO/Éditions de la MSH (« Les Mots de la ville » 3).

Données statistiques

Census of India, <<http://www.censusindia.net>>.

UNITED NATIONS (2005), « World Urbanisation Prospects : The 2005 Revision », Population Division of the Department of Economic and Social Welfare of the United Nations Secretariat, <<http://esa.un.org/unup>>.

Dupont Véronique, Heuzé D.G. (2007)

Introduction

In : Dupont Véronique (ed.), Heuzé D.G. (ed.). *La ville en Asie du sud : analyse et mise en perspectives = Cities in South Asia : analyses and prospects*

Paris : EHESS, p. 13-39. (Purusartha ; 26)

ISBN 978-2-7132-2116-3

ISSN 0339-1744